

## Études littéraires africaines

*Éthiopiennes. Revue négro-africaine de littérature et de philosophie*, (Dakar : Fondation Senghor), n<sup>o</sup>77, 2<sup>e</sup> semestre 2006, 311 p. – ISSN 0850-2005



Joséphine Mulumba

Numéro 24, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035361ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035361ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mulumba, J. (2007). Compte rendu de [*Éthiopiennes. Revue négro-africaine de littérature et de philosophie*, (Dakar : Fondation Senghor), n<sup>o</sup>77, 2<sup>e</sup> semestre 2006, 311 p. – ISSN 0850-2005]. *Études littéraires africaines*, (24), 78–79. <https://doi.org/10.7202/1035361ar>

angulaire du texte et d'une intrigue assez prévisible, qui se résume dans la question : comment ne pas être une mulâtresse ? En effet, ce terme en est venu à désigner la femme de couleur séductrice et entretenue. Mimi, l'héroïne, est tombée éperdument amoureuse du Blanc qui la courtise, Sylvain, mais ne veut pas se laisser séduire ; si elle appartient à la « classe mulâtre », elle ne veut pas devenir pour autant une « mulâtresse ». Elle se bat pour sa dignité et le respect dû à sa classe dont elle rappelle sans cesse l'humiliation et la valeur. Sa mère, du reste en conflit avec un Blanc, demandera raison à la justice par l'intermédiaire de Sylvain. Le récit est par conséquent d'un grand intérêt historique et introduit aux contradictions et aux tensions d'une société raciste qui, à la veille de basculer dans un autre système, traversée par la Révolution et les idées nouvelles, refuse cependant de se réformer. Les Blancs, Sylvain, le planteur amoureux, et le père de l'héroïne, ont des positions ambiguës, entre leur attirance pour des mulâtresses ou des femmes noires et leur refus de les épouser. Les femmes sont tiraillées entre leur double appartenance, qui suscite curieusement un rejet de leurs homologues « de couleur », censés être des gens brutaux et sans éducation.

Certes, le discours enflammé, les larmoiements secrétés par une passion d'emblée impossible et la rhétorique amoureuse convenue sont terriblement ennuyeux et il faut bien avouer qu'on passe des pages par-ci par-là pour en venir au fait. Toutefois, quelques discussions plus politiques, quelques passages réalistes, entrebâillent la porte sur une société structurée par l'esclavage et le préjugé de couleur, dans laquelle les femmes libres de couleur font entendre leur revendication au respect et à l'égalité des droits.

■ Dominique CHANCÉ

*ÉTHIOPIQUES. REVUE NÉGRÓ-AFRICAINE DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE, (DAKAR : FONDATION SENHOR), N°77, 2<sup>E</sup> SEMESTRE 2006, 311 P. – ISSN 0850-2005.*

Dans ce numéro d'*Éthiopiennes*, J.-C. L.A. Kasende déterre la hache de guerre entre les pro- et les anti-senhorien. Il réhabilite la Négritude face à ses détracteurs et affirme que le rêve que Senghor a entretenu pour l'Afrique et le monde est à la base de la création de certaines institutions internationales. Par ailleurs, N. Courcy, A.A. Issa Daouda et F. Ugochukwu font porter leurs réflexions sur les littératures nationales. N. Courcy montre qu'au Cameroun, les littératures écrites en français et en anglais évoluent parallèlement ; entre les deux se développent des œuvres en langues nationales. Cette dispersion ne favorise pas l'émergence d'une institution littéraire commune, témoignant de la diversité culturelle camerounaise. Si la traduction en français de la littérature nigérienne anglophone se développe, F. Ugochukwu déplore cependant l'absence de traduction d'œuvres en langues nigériennes. Issa Daouda, quant à lui, propose l'onomastique traditionnelle comme grille d'approche possible du roman nigérien, le nom étant un circonstant renvoyant aux lieux, aux objets, aux traits moraux...

D. Amela, P. N'Da, R. Tro Deho et M. Diouf analysent des œuvres assez récentes et novatrices. Selon D. Amela, le refus de tout qualificatif continental de la part de Kossi Efoui se répercute dans son écriture, qui ne cherche ni à représenter des réalités spécifiquement africaines, ni à « africaniser » le français et exige ainsi un nouveau type de lecture critique. Pour P. N'Da, *Le-Fils-de-la-femme-mâle* de M. Bandaman affiche dès le titre l'hybridité qui caractérise ce « conte romanesque » et plus généralement l'écriture de cet auteur qui mêle les emprunts à la littérature orale, les références historiques, les procédés de l'écriture romanesque postmoderne, etc. M. Diouf montre que dans *Branle-bas en noir et blanc*, Mongo Beti se défait de son étiquette d'« écrivain politologue » par l'ironie, le jeu, les procédés d'auto-négation du récit, mais aussi par la plongée dans la vie des bas-fonds. Selon R. Tro Deho, *Allah n'est pas obligé* se situe dans la catégorie des œuvres libérées du modèle occidental et il en fait une analyse fondée sur les notions de « romanesque » et d'« antiromanesque » au sens à la fois générique et thématique des termes.

J. Ntakirutimana présente les fonctions dévolues à la littérature orale traditionnelle qui, au-delà de la fonction ludique, joue un rôle didactique, moral et rhétorique, et assure la formation continue des membres de la communauté. Certains auteurs ayant souligné dans ce volume les emprunts de la littérature écrite à l'oralité, l'article de J. Ntakirutimana ne vaut donc pas seulement pour la connaissance des sociétés traditionnelles d'antan. G. Fall démontre comment la confluence de plusieurs cultures et plusieurs religions (christianisme, islam, animisme, fétichisme) a préparé Abdoulaye Sadju à la tolérance. Il a su lier – au sens latin de *religare* qui a donné naissance à religion – ces influences. Cette « religion » se retrouve dans son œuvre, message salutaire pour l'époque actuelle traversée par l'intolérance et le radicalisme sous toutes ses formes. Quant à A.F. Ndiaye, il analyse les ambiguïtés et paradoxes du discours et des prises de position de Camus à l'égard du colonialisme en général et de la guerre d'Algérie en particulier.

Dans la deuxième partie du numéro (philosophie, sociologie, anthropologie), I. Sow explique la pratique, religieuse selon lui, du *listixaar*, par laquelle le marabout reçoit une réponse onirique qui aide son client à discerner les meilleurs choix à faire. G.A.D.M. Soro analyse la thèse de J. Ki-Zerbo, selon laquelle l'école, dans sa conception actuelle, participe au sous-développement et doit être réformée en revenant au substrat culturel africain. M. Hamidou Talibi se penche sur la représentation du corps féminin et le combat des femmes pour se redéfinir en tant qu'être humain à part entière. A.L. Tsala Mbani présente la bioéthique comme une discipline représentative des enjeux et des significations du postmodernisme, tandis que L. Ayissi s'interroge, à propos du sida, sur les relations complexes du plaisir et de la mort. Enfin D. Agne livre une étude de la conception platonicienne du philosophe-roi telle qu'elle s'exprime dans *La République*.